NORA ROBERTS

SAGA STANISLASKI

Ils ont en commun le talent et l'esprit de clan.
Ils partagent le même désir :
trouver l'âme sœur.

VOLUME 3

HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Nora Roberts est l'un des auteurs les plus lus dans le monde, avec plus de 400 millions de livres vendus dans 34 pays. Elle a su comme nulle autre apporter au roman féminin une dimension nouvelle ; elle fascine par ses multiples facettes et s'appuie sur une extraordinaire vivacité d'écriture pour captiver ses lecteurs.

NORA ROBERTS

SAGA STANISLASKI

Traduction française de
JEANNE DESCHAMP
NELLIE D'ARVOR

HARLEQUIN

Titres originaux :

Partie 1 : WAITING FOR NICK
Partie 2 : COSIDERING KATE

Ces romans ont déjà été publiés en 2014

© 1997, 2001, Nora Roberts.
© 2014, 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.
Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :
Horizon urbain : © ISTOCKPHOTOS/PPRAT/ROYALTY FREE

Réalisation graphique : THOMAS SAUVAGE

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8585-5

UN AMOUR D'ENFANCE

Chapitre 1

Frederica Kimball arrivait à New York avec trois projets bien arrêtés : elle avait la ferme intention de trouver un appartement idéalement situé, de devenir célèbre et de mettre la main sur l'homme de sa vie.

Le tout, dans cet ordre-là, de préférence. Mais elle se ferait une raison si la chronologie ainsi prédéfinie n'était pas respectée.

Frederica se flattait d'être tout le contraire d'une personne rigide.

Tout en foulant le trottoir new-yorkais par une claire matinée de printemps, la jeune femme songeait à la Virginie-Occidentale qu'elle venait de quitter. C'était un univers précieux qu'elle laissait derrière elle. La maison familiale à Shepherdstown était à ses yeux le lieu idéal où vivre : vaste, ensoleillée, sonore, retentissant de voix joyeuses, de rires et de musique.

Frederica aurait eu le plus grand mal à partir si elle n'avait pas eu la certitude qu'elle serait toujours accueillie dans la maison parentale à bras ouverts chaque fois qu'il lui prendrait l'envie d'y retourner.

New York, d'autre part, ne lui était pas totalement inconnue. Elle avait déjà ses marques dans cette ville où elle

comptait une collection impressionnante d'oncles, tantes, cousins, grands-parents et autres. Mais la coupure avec sa famille n'en restait pas moins une étape radicale. Déjà, elle ressentait une pointe de nostalgie pour sa chambre de jeune fille, au premier étage de la grande maison en pierre, pour l'affection bruyante de son frère et de sa sœur, pour les éclats de rire de sa mère et la musique de son père.

Mais elle n'était plus une enfant. A vingt-quatre ans, il était temps de sortir du cocon familial pour se construire une existence bien à elle.

Redressant la tête, Frederica hâta le pas. En tant que femme indépendante, elle avait une carrière à lancer et une histoire d'amour à vivre. L'une et l'autre étant d'ailleurs intimement liées ! Et elle comptait s'atteler aujourd'hui même à la première étape qui consistait à travailler au corps un certain Nicholas LeBeck et à le convaincre qu'il avait besoin d'elle pour écrire le texte de ses chansons.

Les succès qu'il avait déjà remportés ces dernières années en tant que compositeur se transformeraient — elle en était certaine — en triomphe s'il la choisissait comme parolière. Frederica n'avait qu'à fermer les yeux pour imaginer leurs noms : Kimball et LeBeck, inscrits en lettres lumineuses sur les façades de Broadway. Elle n'avait qu'à laisser courir son imagination pour que la musique qu'ils écriraient ensemble se mette à couler en elle comme une rivière.

Restait maintenant à faire en sorte que Nick partage cette vision ! Le cœur bouillonnant d'une immense soif de vivre, Frederica sourit toute seule en longeant les arbres en fleurs d'un square. Si Nick ne voulait rien entendre, elle pouvait toujours, en dernier recours, faire jouer la solidarité familiale. Après tout n'étaient-ils pas vaguement cousins ?

Par chance, ils n'avaient pas la moindre goutte de sang en commun ! Car elle comptait bien, à terme, voir Nicholas LeBeck tomber aussi éperdument amoureux d'elle qu'elle

était amoureuse de lui. C'était son ultime — et principale — mission à New York…

Depuis dix ans, elle attendait ce jour, et elle avait déjà fait preuve d'une patience exemplaire. Mais cette situation ne pouvait se prolonger indéfiniment. « L'heure est venue de faire face à ton destin, Nicholas LeBeck ! » murmura-t-elle en inspectant une dernière fois sa tenue d'un œil critique.

Les nerfs à fleur de peau, Frederica s'immobilisa devant la porte du Brise-lames, le bar du frère de Nick. De fait, Zack Muldoon et Nick n'étaient devenus frères que par les hasards de la famille recomposée puisqu'ils n'avaient ni père ni mère en commun. Mais dans la famille, les liens symboliques comptaient autant que la voix du sang. Et depuis que Zack avait épousé Rachel, la sœur de la belle-mère de Frederica, les familles Stanislaski-Muldoon-LeBeck-Kimball formaient un clan hétéroclite mais soudé.

Depuis des années, Frederica caressait un très beau rêve : resserrer encore les maillons de la chaîne familiale en liant son nom à celui de Nick.

Pour le meilleur et pour le pire.

Elle prit une profonde inspiration, tira de nouveau sur la veste de son ensemble, passa la main dans sa masse de boucles blond vénitien et déplora une fois de plus qu'aucune des bonnes fées penchées sur son berceau n'ait pensé à la pourvoir de la beauté spectaculaire des Stanislaski.

Mais elle se contenterait du physique qui lui avait été donné. Et ferait en sorte que cela suffise.

Dans le Brise-lames flottait une odeur de bière, largement dominée par des fumets de sauce *alla marinara* qui s'échappaient des cuisines. Ainsi, Rio, le cuisinier de Zack, avait prévu des pâtes à son menu du jour, conclut Frederica. Elle retrouva avec plaisir les murs lambrissés, le long comptoir de bois sombre et luisant, les éléments marins du décor.

Nick, en revanche, n'était nulle part en vue. Voyant Zack

fidèle à son poste, Frederica alla se percher sur un tabouret au comptoir.

— Alors, beau marin ! Vous avez quelque chose à boire pour une voyageuse assoiffée ?

Zack qui ne l'avait pas vue entrer eut un large sourire en la découvrant assise face à lui.

— Hé, Freddie ! Ça, c'est une surprise ! Je croyais que tu ne devais arriver qu'en fin de semaine !

— J'ai avancé un peu la date. J'étais pressée de faire mes débuts dans la vie citadine.

— J'espère qu'on va te voir souvent par ici, maintenant, déclara Zack chaleureusement tout en remplissant une chope.

D'une main experte, il la fit glisser sur le bar. Lorsqu'elle s'immobilisa à la hauteur du client qui venait d'en passer commande, Zack se pencha par-dessus le comptoir pour embrasser Freddie.

— Toujours aussi jolie, dis donc.

— C'est toi qui es plus beau que jamais !

Elle ne disait pas cela par politesse. Depuis dix ans qu'elle le connaissait, Zack Muldoon n'avait fait que se bonifier, à la manière d'un grand cru. Ses cheveux noirs étaient toujours aussi drus et ses yeux très bleus n'avaient rien perdu de leur puissance magnétique. Et son visage ! Hâlé, viril, avec juste ce qu'il fallait de rides d'expression pour en souligner le caractère.

Frederica soupira discrètement. Ce n'était pas la première fois qu'elle se demandait par quel étrange caprice du destin elle avait toujours été entourée de gens au physique superbe.

— Comment va Rachel ?

— Votre Honneur, tu veux dire ? Elle déborde d'énergie, comme d'habitude.

L'usage du titre et l'affection dans la voix de Zack amenèrent un sourire aux lèvres de Frederica. Sa tante — la femme de Zack — avait récemment été nommée juge.

— Nous sommes tous en admiration devant Rachel à la maison, rétorqua-t-elle en riant. Tu as vu le marteau de juge que maman lui a déniché dans un magasin de farces et attrapes ? Celui qui produit un fracas de verre brisé dès qu'il touche quelque chose ?

Les yeux de Zack pétillèrent.

— Si je l'ai vu ? Elle me frappe régulièrement avec, figure-toi ! C'est dur d'être marié avec une juge, tu sais. Ma seule consolation c'est que les grandes robes noires lui vont divinement bien.

— Ça ne m'étonne pas. Et les enfants ?

— Le trio infernal ? Ils sont déchaînés du matin au soir, comme d'habitude. Je t'offre une limonade ?

Amusée, Frederica secoua la tête.

— Tu veux me mettre au régime sec, Zack ? N'oublie pas que j'ai quand même vingt-quatre ans !

Zack se frotta le menton et examina sa nièce. Avec sa silhouette menue et son teint de porcelaine, elle continuait à tromper son monde. S'il ne l'avait pas connue depuis toujours, il aurait exigé de voir sa carte d'identité avant d'accepter de lui servir de l'alcool.

— J'ai du mal à m'y faire, tu sais. La petite Freddie… déjà une femme adulte. Et future New-Yorkaise, qui plus est.

Frederica croisa les jambes et prit la pause.

— Et si tu me servais une goutte de vin blanc pour fêter le printemps, New York et mes débuts dans la vraie vie ?

— Eh bien, c'est parti !

Avec des gestes nés d'une longue habitude, Zack attrapa un verre à vin derrière lui sans même tourner la tête.

— Comment vont Natasha et Spence ?

— Bien. Tu as les amitiés de tout le monde, évidemment.

Elle prit la boisson que lui tendait Zack et leva son verre.

— A la famille !

Zack trinqua avec le quart de litre d'eau gazeuse qu'il buvait depuis toujours à la bouteille.

— Alors ? Quels sont tes projets, citadine ?

— Oh, j'en ai plusieurs, en fait.

Elle sourit, le nez dans son verre, en se demandant ce que penserait Zack s'il savait que son frère figurait en bonne place sur la liste de ses ambitions new-yorkaises.

— Je vais déjà commencer par essayer de trouver un appartement.

— Tu sais que tu es la bienvenue à la maison, Freddie. Tu peux rester chez nous aussi longtemps que tu voudras.

— Je sais. Je suis également conviée à séjourner chez Papyou et Mamyna. Mikhail et Sydney sont prêts à me prendre en pension complète. Et Alex et Bess proposent également de m'héberger.

Frederica sourit de nouveau. C'était merveilleux d'arriver dans cette ville en sachant qu'elle y serait entourée d'êtres chers. Elle posa les coudes sur le comptoir.

— Mais j'ai envie d'avoir un endroit à moi. Je me sens mûre pour vivre *ma* vie.

Comme Zack ouvrait la bouche pour la mettre en garde, elle secoua la tête.

— Ah non, pas de sermons, d'accord ? N'oublie pas à quel âge tu as toi-même coupé les ponts pour partir naviguer autour de la terre !

Zack reconnut sa défaite d'un sourire.

— Bon, d'accord. Pas de sermons. Mais je garde quand même un œil sur toi.

— J'y compte bien !

Frederica se redressa et demanda d'un air qu'elle espérait dégagé :

— Et Nick ? Que devient-il ? Je pensais le trouver par ici.

— Oh, il n'est pas bien loin. Dirige-toi à l'odeur et tu le

trouveras sûrement en cuisine, occupé à tester les créations de Rio.

Elle huma démonstrativement les fumets alléchants qui lui caressaient les narines.

— Mmm… je crois que je vais aller faire un tour par là-bas, moi aussi. Je n'ai jamais pu résister aux petits plats de Rio.

— Oui, va donc les secouer un peu, ces deux-là. Et tu rappelleras à Nick qu'il est censé jouer du piano pour gagner son plat du jour quotidien.

— Entendu ! Je ferai la commission.

Frederica emporta son verre de vin pour se donner une contenance et résista à la tentation de faire un crochet par les toilettes pour vérifier une dernière fois son aspect dans le miroir. N'avait-elle pas décidé de s'accepter physiquement une fois pour toutes ? Autant se rendre à l'évidence : à vingt-quatre ans, elle ne serait jamais ni voluptueuse, ni glamour, ni bâtie comme un top model.

Menue elle était et menue elle resterait. Le seul qualificatif positif qu'elle pouvait espérer entendre la concernant était celui de « mignonne », avec ses cheveux indisciplinés qui hésitaient entre le blond et l'or, les quelques discrètes taches de rousseur sur un nez légèrement retroussé, ses grands yeux gris et ses fossettes.

Adolescente, elle avait rêvé de devenir brune, longiligne et ultrasophistiquée. Ou sauvage et ravageuse. Pulpeuse et sarcastique. Mais avec la maturité, elle avait décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur et d'accepter d'être une poupée miniature dans une famille où la norme était plutôt de type statue grecque.

Si elle voulait que Nick la prenne au sérieux, en tant que femme, elle devait commencer par s'aimer elle-même. Résolument et sans regrets.

Rassemblant son courage, Frederica poussa la porte

battante et s'immobilisa à l'entrée des cuisines. Son cœur fit un grand bond dans sa poitrine. Mais contre ce phénomène désormais chronique, elle n'avait jamais trouvé de parade. Chaque fois qu'elle revoyait Nick, elle réagissait de la même manière. Et cela depuis dix ans. L'homme qui représentait la concrétisation de tous ses rêves était assis là, devant elle, très occupé à engloutir un plat de *fettucine alla marinara* avec le vigoureux appétit qui le caractérisait.

Nicholas LeBeck.

Le mauvais garçon pour lequel sa tante Rachel avait plaidé avec tant de talent et de passion qu'il avait échappé à la prison. L'adolescent perturbé qui avait réussi à couper avec la violence des gangs et de la rue grâce au filet de solidarité, d'écoute et d'amour que la famille avait patiemment tissé autour de lui.

Aujourd'hui, Nick était devenu un homme. Mais à trente ans, il n'avait pas encore tout à fait perdu l'attitude rebelle et la révolte de la jeunesse. Il suffisait de le regarder dans les yeux pour comprendre qu'il ne ferait jamais partie du troupeau. Frederica tenta en vain de calmer les battements de son cœur. Dès leur première rencontre, elle avait succombé au charme de ces yeux verts tourmentés où semblait souffler comme un vent de tempête. Nick avait toujours les cheveux trop longs, une bouche de poète, un menton de boxeur et des mains d'artiste.

Frederica avait passé bien des nuits à rêver de ces mains-là, avec leurs doigts longs, leurs paumes larges. Elle prit le temps de laisser glisser un regard amoureux sur son visage aux pommettes bien dessinées et au nez droit, légèrement bombé à l'endroit où elle le lui avait elle-même cassé par mégarde, quelques années auparavant, au cours d'une partie de base-ball acharnée.

Nick avait un physique de coureur à pied, tout en lignes droites et en muscles effilés. Il portait un vieux jean gris

délavé et une chemise dont il avait relevé les manches. Tout en mangeant, il discutait avec Rio, l'immense cuisinier jamaïcain, des qualités gustatives de son plat du jour.

— Je n'ai pas dit qu'il y avait *trop* d'ail, j'ai dit que j'aimais bien la nourriture très aillée, maugréa Nick en portant une fourchetée de *fettuccine* à sa bouche pendant que Rio secouait l'huile d'un panier de frites. Tu sais que tu deviens susceptible, sur tes vieux jours ?

Le cuisinier jura avec bonne humeur.

— Mes vieux jours, c'est ça ! Fais attention à ce que tu dis, poids plume. Car le vieux Rio peut encore te réduire en bouillie d'une simple pichenette.

— Je tremble, marmonna Nick.

Il allait se couper une tranche de pain lorsque Frederica laissa la porte battante se refermer derrière elle. Le regard de Nick s'éclaira.

— Hé, Rio, regarde qui nous arrive là ! Comment va, Mini-Freddie ?

Nick s'approcha pour serrer affectueusement sa petite-cousine dans ses bras. Mais le corps ferme et élastique qu'il pressa un instant dans son étreinte n'était plus celui d'une adolescente. Vaguement choqué par cette constatation, il se rejeta en arrière.

Par mesure de prudence, il enfonça ses mains dans ses poches. Puis, ayant reculé d'un pas, il retrouva le sourire.

— Je croyais que tu devais arriver seulement en fin de semaine ?

— Finalement, j'ai modifié mes projets, rétorqua Frederica, plutôt satisfaite de la réaction de Nick… Bonjour, Rio !

Elle posa son verre sur le plan de travail pour laisser l'énorme cuisinier la serrer sur son cœur.

— Ma petite poupée en porcelaine ! Tu vas bien t'asseoir et manger un peu ?

— Ce n'est pas de refus. J'ai pensé à ta cuisine pendant

tout le trajet en train jusqu'ici, Rio… Mais assieds-toi, Nick, ton repas refroidit.

Nick hocha la tête et prit place à côté d'elle.

— Alors, comment va ta famille ? Brandon est toujours aussi passionné de base-ball ?

— Plus que jamais. C'est le roi de la batte. Et le meilleur de son école.

Elle soupira de délice lorsque Rio posa une assiette pleine devant elle.

— Mmm… quelle bonne odeur. Rio, tu es incomparable !

Elle goûta une première bouchée, leva le pouce pour indiquer son approbation au cuisinier, puis recommença à donner des nouvelles :

— Katie a participé à un spectacle de danse classique l'autre fois et elle a fait une si jolie performance que maman a pleuré tout le long. Mais elle pleure autant quand Brand réussit un beau *line-drive*. Tu sais que le magasin de jouets de maman a eu droit à un article complet dans le *Washington Post* ? Et papa baigne en pleine inspiration. Il écrit de la musique comme il respire, ces derniers temps !

Elle entortilla quelques pâtes autour de sa fourchette.

— Et toi, Nick ? Ça marche comme tu veux ?

— Je ne me plains pas.

— Tu composes ?

— Toujours pour le théâtre musical, oui, marmonna-t-il en haussant les épaules. On vient de me passer une nouvelle commande.

Malgré ses récents succès à Broadway, Nick avait toujours autant de difficulté à parler de lui-même. Surtout pour aborder les sujets qui lui tenaient vraiment à cœur.

— Ils auraient dû te décerner le Tony Award du meilleur compositeur pour *Dernier Arrêt*, déclara-t-elle, faisant allusion aux prix prestigieux, équivalents des oscars, qui récompensaient les artistes de théâtre. Tu le méritais.

— J'ai eu une nomination. C'est déjà pas mal.

Elle secoua la tête.

— Tes chansons étaient fabuleuses, Nick. Elles *sont* fabuleuses, rectifia-t-elle, car la comédie musicale était toujours à l'affiche et que les représentations se donnaient à guichets fermés. Nous sommes tous très fiers de toi.

— Oui, enfin… c'est juste un gagne-pain.

— Arrête de lui passer de la pommade, à ce garçon, bougonna Rio. Tu ne crois pas qu'il a suffisamment la grosse tête comme ça ?

— Oh, ça va, toi. Je t'ai déjà surpris en train de fredonner « Jamais plus » ! riposta Nick en continuant à engloutir ses pâtes.

Rio haussa ses épaules massives.

— Bon, d'accord, il y a peut-être un air ou deux qui méritent d'être retenus… Mange, maintenant !

— Tu as déjà trouvé quelqu'un pour écrire tes textes ? demanda Frederica d'un ton détaché. Pour le nouveau spectacle, je veux dire ?

— Non, pas encore. Nous n'en sommes qu'au stade préliminaire. J'ai à peine commencé à composer, à vrai dire.

Frederica réprima un sourire. C'était *exactement* ce qu'elle avait espéré entendre.

— J'ai lu je ne sais plus où que Michael Lorrey était retenu sur un autre projet, observa-t-elle. Il va falloir que tu trouves un nouveau librettiste.

Nick fronça les sourcils.

— Ne m'en parle pas, ça va être une sacrée galère. J'aimais bien fonctionner en duo avec Michael. La plupart des types qui se prétendent paroliers n'ont pas d'oreille. Ils n'entendent que leurs propres paroles et ils sont infichus de sentir la musique.

Frederica hocha la tête.

— Il te faut quelqu'un qui ait une solide culture musicale

pour écrire tes lyrics. Quelqu'un de suffisamment musicien pour entendre une mélodie et d'assez poète pour mettre les bons mots dessus.

— C'est à peu près ça, oui, acquiesça Nick en décapsulant une bière.

— En fait, la personne qu'il te faut, c'est moi.

Nick avala de travers, toussa et la regarda comme si elle venait de s'adresser à lui en langage eskimo.

— Pardon ?

— J'ai étudié la musique toute ma vie, répondit-elle calmement. Dans mon premier souvenir conscient, je me vois sur les genoux de mon père, en train de pianoter sur un clavier pendant qu'il guide ma main. Longtemps, papa a espéré faire de sa fille un compositeur comme lui. Mais ma grande passion à moi, c'est la langue. Je pourrais créer des textes sur tes mélodies mieux que quiconque, Nick. Car non seulement je comprends ta musique mais je te comprends toi. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Incapable de soutenir le regard gris empreint de gravité qui cherchait le sien, Nick s'agita sur sa chaise et souffla bruyamment.

— Quelle histoire ! Tu me prends au dépourvu, Fred. C'est un peu inattendu, comme proposition.

— Pourquoi ? Tu sais que j'ai déjà écrit des paroles sur certains morceaux composés par papa. Et pas que pour lui, d'ailleurs.

Elle mâcha pensivement un morceau de pain avant de poursuivre :

— Tu cherches un parolier et je cherche un compositeur. Une collaboration entre nous paraît tomber sous le sens, non ?

— Eh bien…

Nick se passa la main dans les cheveux. Etait-ce l'idée de travailler avec Mini-Freddie qui le rendait nerveux ou

la jeune femme elle-même qui, depuis quelques années, suscitait chez lui comme un vague sentiment… d'inconfort ?

Frederica se garda bien d'insister. A présent qu'elle avait déposé sa bombe, elle avait tout intérêt à relâcher un peu la pression pour lui laisser le temps de s'habituer en douceur à ces nouvelles perspectives.

— Rien ne t'oblige à prendre une décision maintenant. Je te laisse réfléchir tranquillement. Et si jamais tu retiens l'idée, tu pourras toujours la soumettre à tes producteurs.

— Oui, on va faire comme ça, murmura Nick, visiblement décontenancé. On laisse décanter le projet et on verra dans quelque temps.

— Super ! De toute façon, je passerai ici régulièrement. Et je serai toujours joignable au Waldorf si tu as besoin de moi.

— Le Waldorf ! Mais pourquoi es-tu descendue à l'hôtel ?

— C'est temporaire. En attendant que je trouve un appartement. Tu ne sais pas s'il y a quelque chose à louer par ici, au fait ? J'ai toujours eu un petit faible pour l'East Side.

Nick parut étonné.

— Parce que tu as l'intention de vivre à New York pour de bon ? Tu quittes ton petit coin de paradis en Virginie ? Sans regrets ?

Elle hocha la tête.

— Avec un brin de nostalgie mais sans regrets. J'ai vraiment décidé de tourner la page, Nick. C'est pour ça que je ne veux pas loger chez mes oncles et tantes ou chez Papyou et Mamyna. J'ai envie de prendre mon autonomie. Toi, tu habites toujours ici, n'est-ce pas ? Au-dessus du bar, dans l'ancien appartement de Zack ?

Nick acquiesça d'un signe de tête.

— Pour moi, c'est la solution la plus pratique. Je n'ai qu'un escalier à descendre pour profiter de la cuisine de Rio.

— Tu ne connais pas ta chance ! Si tu entends parler

d'une location qui se libère dans le secteur, fais-moi passer l'information.

Bizarrement, Nick se surprit à se demander quels changements l'arrivée de Freddie à New York induirait dans sa vie. Aucun, bien sûr. C'était absurde de se poser une question pareille.

— Avec les moyens que tu as, pourquoi ne pas chercher plutôt du côté de Park Avenue, dans les environs de ton palace ? Tu serais plus au vert.

— J'ai déjà vécu sur Park Avenue lorsque j'étais enfant, lui rappela Frederica en finissant ses derniers *fettuccine*. Aujourd'hui, j'ai envie d'autre chose.

Et quoi de plus commode, en l'occurrence, que de s'installer dans le même quartier que Nick ? Repoussant les cheveux qui lui tombaient sur les yeux, elle se renversa contre son dossier.

— Rio, c'était absolument délicieux. Si je trouve à me loger près d'ici, je viendrai dîner au Brise-lames tous les soirs, je te le garantis.

— On pourrait peut-être jeter Nick dehors et te mettre à sa place, là-haut ? suggéra le cuisinier de sa voix chantante en lui décochant un clin d'œil. Je préfère voir ton joli minois que sa sale tête tous les matins.

Frederica se leva et déposa un baiser sur la joue brune couturée d'une énorme cicatrice.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée… Ah oui, Nick, Zack a demandé que tu viennes te mettre au piano lorsque tu auras fini de déjeuner.

— Dis-lui que j'arrive dans une minute.

— O.K., je transmets. A bientôt, Rio.

— A bientôt, ma puce.

Une fois Frederica sortie, Rio retourna en sifflotant à ses fourneaux.

— Cette fois la petite Freddie est devenue une vraie jeune femme. Et elle est jolie comme un cœur.

— Oui, elle est mignonne, acquiesça Nick en se demandant pourquoi les fragrances délicates qui émanaient de Freddie continuaient à flotter obstinément autour de lui. Mais ça m'inquiète qu'elle débarque ici, toute seule, pour trafiquer Dieu sait quoi. Elle n'a pas la moindre idée de ce qui l'attend dans cette ville, dans ce métier.

— Tu n'as qu'à t'occuper d'elle dans ce cas, décréta Rio en frappant avec une cuiller de bois au creux de sa paume. Sinon, c'est moi qui me charge de te frotter les oreilles, je te préviens.

— Des menaces… toujours des menaces.

Nick prit sa bouteille de bière et sortit d'un pas désinvolte, sous le regard affectueux du cuisinier.

Un des grands charmes de New York pour Frederica, c'était l'extraordinaire foisonnement de langues, de perspectives, de visages, de styles architecturaux qu'offrait cette ville. Quel que soit le quartier ou la rue où l'on se trouvait, il y avait toujours quelque chose d'intéressant à découvrir : une robe dans la vitrine d'une boutique, un visage dans la foule, une prostituée cherchant un client du regard. Son approche de la vie citadine était sans doute un peu naïve. Pour Nick qui connaissait intimement la rue, elle devait faire figure de provinciale égarée, elle qui avait vécu toute sa vie au sein d'une famille unie et aimante, dans une bourgade paisible comme Shepherdstown. Mais elle avait l'esprit pratique et du bon sens à revendre. Plus une vaste famille sur laquelle elle savait pouvoir compter. Tout conduisait donc à penser qu'elle s'adapterait sans difficulté à sa nouvelle existence.

Tout en grignotant un croissant pour son petit déjeuner, Frederica regardait la vue sur New York par la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Sa première visite serait pour la galerie

d'art contemporain de son oncle Mikhail. Elle aurait plaisir à le voir, pour commencer. Et elle en profiterait pour lui demander si Sydney, sa femme, pouvait l'aider à trouver un appartement, grâce aux relations qu'elle avait dans l'immobilier.

Il serait peut-être judicieux, d'autre part, d'informer le reste de la famille qu'elle mourait d'envie de collaborer avec Nick sur son prochain spectacle.

Frederica fronça les narines. Bon, d'accord, ce n'était pas très fair-play, comme stratégie. Mais en amour comme à la guerre, tous les coups n'étaient-ils pas permis ? Elle n'aurait jamais exercé ce genre de pression, d'autre part, si elle n'avait pas eu la plus grande confiance en son propre talent de parolière. Pour tout ce qui touchait à la musique et aux textes, elle se sentait parfaitement sûre d'elle-même. C'était au sujet de ses capacités à se faire aimer de Nick qu'elle était dévorée par le doute.

Mais une fois qu'ils auraient commencé à travailler ensemble, Nick finirait par s'apercevoir qu'elle n'était pas seulement sa gentille petite-cousine de Virginie-Occidentale. Sur le plan de la séduction, elle n'avait aucun espoir de rivaliser avec les femmes que Nick traînait dans son sillage d'ordinaire : de grandes filles superbes avec des courbes vertigineuses et un look de déesse.

Elle n'avait donc qu'une seule stratégie à sa disposition : louvoyer en se creusant petit à petit une place dans l'affection de Nick à travers leur amour partagé pour la musique.

Frederica sourit toute seule en se resservant une tasse de café. Elle faisait ça pour son bien, après tout. Jamais elle ne serait venue le chercher à New York si elle n'avait pas eu la certitude qu'elle était LA femme idéale pour lui.

Restait maintenant à tout mettre en œuvre pour que Nick prenne conscience de cette vérité élémentaire à son tour…

*
* *

Une heure plus tard, Frederica descendait de taxi devant la galerie située à Soho. C'était un coup de poker de se présenter ainsi sans prévenir dans le fief de son oncle. Mikhail pouvait tout aussi bien avoir décidé de passer la journée chez lui, dans sa grande maison du Connecticut, pour sculpter dans son atelier et jouer avec ses enfants. A moins qu'il ne soit en train de travailler quelque part sur un chantier pour donner un coup de main à son père Yuri.

Avec un léger haussement d'épaules, Frederica poussa la porte vitrée. Si elle ne trouvait pas Mikhail, elle se rendrait à l'agence de Sydney. Ou elle irait voir Rachel au tribunal. Et si ni l'une ni l'autre n'étaient disponibles, elle avait encore la possibilité d'aller débusquer Bess dans son studio de télévision ou Alex dans son commissariat. Ce n'était pas la famille qui lui manquait par ici !

Son premier regard en pénétrant dans la petite galerie ensoleillée fut pour une sculpture de Mikhail. Une œuvre récente, de toute évidence. Mais elle identifia la patte de son oncle au premier coup d'œil. Et cela d'autant plus facilement qu'elle reconnaissait ses modèles. La haute statue en acajou représentait sa femme, Sydney, penchée sur leur dernier-né dans une attitude classique de madone. A ses pieds étaient assis trois autres enfants. Frederica se rapprocha et reconnut ses cousins Griff, Moira et Adam.

Elle ne put s'empêcher d'effleurer la joue lisse du bébé. Un jour, elle tiendrait son propre enfant ainsi. Et Nick en serait le père.

— Non, je n'attendrai pas ce fax ! tonna soudain Mikhail, quelque part au fond de la galerie. Attends-le toi, si ça t'amuse. Moi, j'ai mieux à faire.

— Mais, Mike, gémit une voix de l'intérieur d'un bureau. Washington exige que…

— Je me contrefiche de ce qu'exige Washington ! Ce n'est pas mon problème, mais le leur. Tiens, dis-leur qu'ils peuvent avoir trois sculptures. Pas une de plus.

— Mais…

— C'est mon dernier mot, trancha-t-il en fermant la porte du bureau derrière lui.

Frederica sourit en l'entendant marmonner une série de jurons en ukrainien. Mikhail avait toujours eu un vocabulaire aussi imagé que fleuri.

— Très artistique, ton langage, oncle Mike.

Mikhail interrompit sa litanie et partit d'un grand rire.

— Freddie ! s'exclama-t-il en la soulevant haut dans ses bras. Bienvenue à New York, ma crevette. Mon Dieu, mais tu es toujours aussi légère ! Alors, qu'est-ce que tu me racontes ? La vie est belle ?

— Belle, merveilleuse et excitante. Je suis tellement heureuse de venir vivre ici !

Mikhail était un personnage aussi haut en couleur que les expressions imagées dont il usait sans compter : il avait la beauté sauvage des Stanislaski, avec les yeux mordorés et les cheveux noir corbeau qui caractérisaient la famille.

— J'étais justement en train d'admirer ta nouvelle sculpture, observa-t-elle. Elle est incroyablement belle.

— C'est facile de créer du beau lorsqu'on travaille avec de beaux modèles.

Elle fut émue de l'amour qu'elle vit dans les yeux de Mikhail tandis qu'il regardait sa composition. L'amour du bois, certes, mais avant tout celui qu'il ressentait pour les siens.

— Ainsi tu es venue dans la grande ville pour te faire une place au soleil, petite Freddie.

Hochant la tête, elle prit le bras de son oncle et ils déambulèrent dans la galerie.

— A propos de place au soleil, j'aimerais bien travailler

en collaboration avec Nick pour son prochain spectacle à Broadway.

— Tiens, tiens…

Un homme aussi entouré de femmes que Mikhail savait les comprendre et les apprécier. Et contrairement à Nick, il ne parut pas autrement surpris par sa déclaration.

— Tu veux écrire les textes de ses chansons, autrement dit ?

— Tout à fait. Nous formerions un duo de choc, tu ne crois pas ?

— Il me semble, oui. Mais Nick n'est pas tout à fait convaincu que ça puisse marcher ?

Comme Frederica faisait la moue, Mikhail éclata de rire.

— Ah, ce garçon a la tête dure, par moments. Tu aimerais que je lui frappe un grand coup dessus pour lui faire entendre raison ?

— Mmm… J'espère que nous n'en arriverons pas là, mais je prends note de ta proposition. Je sais que je suis capable de lui écrire des textes qui seront en accord parfait avec sa musique, oncle Mike. Pas seulement des mots plaqués artificiellement sur une mélodie. J'ai la musique dans le sang, après tout.

— Et quand tu veux quelque chose…

— Je sais me débrouiller pour l'avoir, admit-elle en toute simplicité. Et j'ai vraiment envie d'associer mon talent à celui de Nick pour créer quelque chose.

— Et de moi, qu'attends-tu ?

— Un soutien familial au cas où il m'opposerait une résistance trop farouche. Mais j'ai bon espoir d'y arriver par moi-même.

Elle rejeta ses cheveux dans son dos, d'un geste qui fit sourire Mikhail, tant il lui rappelait sa sœur Natasha.

— En revanche, j'aurais besoin de conseils pour trouver un appartement. J'ai pensé que tante Sydney pourrait peut-être m'aider.

— Cela semble possible, en effet. Mais c'est un peu bête que tu ailles t'ennuyer toute seule dans un appartement, Freddie ! Nous avons de la place à revendre, à la maison. Les enfants seraient ravis de t'avoir avec nous. Et Sydney…

Notant l'expression de Frederica, Mikhail s'interrompit en soupirant.

— Bon, ça va, j'ai compris, je n'insiste pas. Mais j'avais promis à ta mère d'essayer. Natasha se fait du souci pour toi, tu sais.

— Elle n'a aucune raison d'être inquiète. Papa et elle ont réussi leur éducation : ils ont fait de moi une grande fille autonome et équilibrée. J'appellerai tante Sydney du Waldorf. Et nous pourrons peut-être déjeuner ensemble un de ces jours si elle a un moment.

— Du temps pour toi, elle en trouvera toujours. Comme nous tous, d'ailleurs.

— Je sais. Et j'ai la ferme intention d'en abuser. Je suis pressée de trouver un endroit où vivre avant que les grands-parents ne montent une conspiration pour m'attirer chez eux à Brooklyn !

Parvenue à la porte de la galerie, elle se dressa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur la joue de Mikhail.

— Il faut que je file, oncle Mike. J'ai encore une tonne de trucs à mettre sur pied, aujourd'hui.

Sur un dernier signe de la main, elle sortit dans la rue animée de Soho où les New-Yorkais les plus matinaux flânaient déjà entre cafés, boutiques et galeries. Frederica s'avança jusqu'au bord du trottoir et héla un second taxi. S'armant de courage, elle donna l'adresse du Brise-lames. Une fois à destination, elle demanda au chauffeur de l'attendre et contourna le bâtiment pour sonner à l'arrière. Une minute entière s'écoula avant que la voix ensommeillée — et passablement irritée — de Nick s'élève dans l'Interphone.

— Oui ?

— Hé, Nick, je rêve ou tu étais encore au lit ? lança-t-elle avec toute la désinvolture dont elle était capable. Tu commences à te faire un peu vieux pour mener cette vie de noctambule, non ?

— *Freddie ?* Mais quelle heure est-il, bon sang ?

— Oh, il doit bien être 10 heures. Mais quelle importance ? Laisse-moi entrer, tu veux ? J'ai quelque chose à te donner. Je veux juste poser un truc sur la table de la cuisine en bas et je file.

Par la grille de l'Interphone, elle entendit quelque chose s'écraser sur le sol avec fracas. Nick jura haut et fort.

— Bon, ne bouge pas. Je descends.

— Non, non, ne te dérange surtout pas.

Elle ne se sentait pas encore tout à fait assez vaillante pour affronter Nick au saut du lit.

— Je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer, de toute façon. Laisse-moi simplement entrer et appelle-moi au Waldorf quand tu auras jeté un coup d'œil à ce que je t'apporte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il tout en commandant l'ouverture de la porte.

Se gardant bien de répondre, elle courut déposer son porte-documents sur la table de Rio puis ressortit en coup de vent.

— Désolée de t'avoir réveillé, Nick, lança-t-elle dans l'Interphone. Et si tu es libre ce soir, je propose que nous dînions ensemble.

— Hé ! Stop ! Ne pars pas comme ça. Attends au moins que…

Mais Frederica s'élançait déjà vers son taxi garé en double file. Un nœud au creux du ventre, elle s'effondra sur la banquette arrière et ferma les yeux. Si Nick montrait toujours aussi peu d'enthousiasme à l'idée de collaborer

avec elle après avoir lu ce qu'elle venait de lui remettre, quel espoir aurait-elle encore de le convaincre ?

« Hé là, pas de panique ! Sois positive, O.K. ? Tu ne vas pas baisser les bras avant même d'avoir commencé ! »

Elle ouvrit les yeux et sourit au chauffeur dans le rétroviseur.

— Emmenez-moi chez Saks, dit-elle, bien décidée à dévaliser l'élégant magasin de la Cinquième Avenue.

Lorsqu'une femme avait un rendez-vous potentiel avec l'homme qu'elle comptait épouser, le moins qu'elle pouvait faire était de s'acheter une tenue adaptée.

NORA ROBERTS

SAGA STANISLASKI

UN AMOUR D'ENFANCE - En arrivant à New York, **Frederica** Stanislaski est bien décidée à réaliser ses rêves : trouver un appartement, devenir une vedette de Broadway, et prouver à Nick, son amour d'enfance, qu'elle est la femme de sa vie. C'est donc pleine d'enthousiasme et d'espoir qu'elle a quitté sa petite ville de province pour New York, où Nick est devenu un metteur en scène de théâtre reconnu. Mais, à son arrivée, rien ne se passe comme prévu...

MARIAGE À MANHATTAN - Après avoir volontairement renoncé à sa carrière de danseuse étoile, **Kate** Stanislaski a quitté New York afin de revenir vivre auprès de sa famille. Alors qu'elle cherche un entrepreneur pour l'aider à réhabiliter la vieille bâtisse qu'elle veut transformer en école de danse, elle rencontre le séduisant Brody O'Connell. Sous le charme, elle lui propose de travailler pour elle. Mais Brody reste insensible à ses avances et semble même l'éviter. Pourtant, elle en jurerait, c'est bien du désir qu'elle voit briller dans son regard...

8,90 €

9 782280 385855

73.8038.0

HARLEQUIN

www.harlequin.fr